

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 65 (1920)  
**Heft:** 12

**Artikel:** La stratégie des petits paquets  
**Autor:** Feyler, F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-340340>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La stratégie des petits paquets

On sait qu'en Macédoine le général Sarrail eut sous ses ordres des contingents anglais, français, russe, italien, serbe et grec. Il eut à s'entendre avec les gouvernements de tous ces contingents, gouvernements dont la pensée politique n'a pas toujours répondu aux directives militaires qu'il recevait du Grand Quartier Général d'Occident. Fort de ses expériences, qui ne furent pas exemptes de déboires, il a pu s'écrier : « Depuis que j'ai vu de près ce qu'était une guerre de coalition, j'éprouve moins d'admiration pour Napoléon I<sup>er</sup>. »

Le mot se prête dans tous les cas à un rapprochement intéressant.

Remontons à la plus belle période napoléonienne, celle d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland.

L'année 1805 trouve l'empereur occupé à constituer sa Grande Armée au camp de Boulogne. Elle fait face à l'Angleterre ; un débarquement sur les Iles Britanniques est projeté.

Inquiet, le gouvernement de Londres s'applique à détourner l'orage. Il lie la troisième coalition avec l'Autriche et la Russie. La Bavière est l'alliée de la France. La Prusse hésitante garde la neutralité.

60 000 Autrichiens et 90 000 Russes, le tout aux ordres de l'archiduc Ferdinand avec le feld-maréchal Mack comme chef d'état-major, sont destinés à agir par la vallée du Danube. L'archiduc Charles commande 150 000 hommes en Vénétie, où l'on s'attend à voir l'empereur produire son principal effort. Entre ces deux masses, un corps de 50 000 hommes sous l'archiduc Jean établit la liaison dans le Tyrol. Total : 350 000 hommes.

Napoléon en a 250 000 ; mais, résolu à chercher la victoire en Allemagne, il ne détache qu'un corps de 50 000 hommes dans la Haute-Italie devant les archiducs Charles et Jean. Lui-même en aura ainsi 200 000 à son commandement direct

contre l'archiduc Ferdinand. Avec eux, il tourne le dos à l'Angleterre et s'en va border le Rhin. Sa situation s'améliorera encore lorsque les Autrichiens, désireux d'empêcher les Bava-rois de le joindre, décideront de remonter le Danube sans attendre leurs alliés russes. Ils poussent jusqu'à Ulm, où le maréchal Mack, cerné, est obligé de capituler. Les autres lieutenants de l'archiduc et leurs tronçons d'armée sont mis hors de cause aussitôt après. Seul, Ferdinand parvient à s'échapper à la tête des douze escadrons qui lui restent.

Napoléon continue sa marche vers l'est aux devants des Russes qu'il rencontre à Austerlitz. A leur tour ils sont battus. Vainement, l'archiduc Charles accourt d'Italie. Trop tard. L'Autriche préfère ne pas risquer la bataille ; le troisième échelon serait vaincu, inférieur à l'ennemi, comme l'ont été les deux précédents. L'Autriche se soumet à la paix de Presbourg (26 octobre 1805).

La Prusse commence alors à réfléchir. Elle craint d'être dominée par Napoléon et se résout à demander aux armes de trancher son sort. A Iéna et Auerstædt, le 14 octobre 1806, elles le tranchent en effet sans recours. Disloquée, coupée en morceaux épars qu'une poursuite endiablée achève en quelques jours, l'armée prussienne disparaît de la coalition plus complètement encore que l'armée autrichienne.

Sur ces entrefaites, la Russie a reconstitué ses forces.

Cette reconstitution donnera lieu à la campagne de Prusse orientale en 1807, campagne en deux actes. Le premier est marqué par la bataille d'Eylau, victoire napoléonienne mais durement acquise, avec de lourdes pertes et non définitive ; elle laisse au chef russe Bennigsen l'espoir de la revanche.

Le 14 juin, la bataille de Friedland couronne le deuxième acte. Elle est décisive celle-là, mettant fin aux derniers espoirs du commandement russe et à la troisième coalition. La paix de Tilsitt impose à la Russie comme à la Prusse leur nouveau statut politique, et confirme celui que la paix de Presbourg a imposé à l'Autriche.

En résumé, le tableau militaire offert par toute cette période stratégique de trois années est le suivant : du côté français, la stratégie de la concentration des forces ; du côté

des alliés, la stratégie des petits paquets. Quoique le groupe anglo-austro-prusso-russe disposât d'une incontestable supériorité de ressources, chaque rencontre, sauf celle d'Eylau, le trouva en état d'infériorité. Il subit ainsi quatre défaites partielles, mais dont chacune est décisive pour la fraction de troupes engagée : les Autrichiens à Ulm, les Russes à Austerlitz, les Prussiens à Iéna, les Russes de nouveau à Friedland ; après quoi, le groupe le plus fort est épuisé tandis que le groupe originairement le moins fort dispose encore de troupes suffisantes pour imposer sa volonté.

\* \* \*

Passons à la campagne de Macédoine et à la période stratégique de 1915-1918.

En 1915, Autrichiens, Allemands, Bulgares unissent leurs forces contre les Serbes : 600 000 combattants environ contre 250 000 ; vingt et quelques divisions contre une douzaine. Les Serbes, premier échelon allié, n'ont d'autre ressource que de rompre un combat aussi inégal et de réserver leur armée pour des temps meilleurs.

Un second échelon vient, il est vrai, à leur rescousse : quatre divisions franco-britanniques qui débarquent à Salonique. Mais ce secours est tardif et insuffisant ; son chef, le général Sarrail, comme le voïvode Putnik, devra reculer devant le nombre.

La campagne de 1916 amènera l'intervention d'un troisième échelon ; il comprend l'armée serbe reconstituée mais réduite de moitié, une division française de renfort, deux brigades russes et trois italiennes. L'Angleterre a débarqué, elle aussi, quatre nouvelles divisions, mais comme elle entend limiter sa stratégie à la couverture du port de Salonique et qu'elle est opposée à toute opération offensive dans les Balkans, elles sont constituées en unités sédentaires, c'est-à-dire sans convois. Donc, cette année-là, le général Sarrail dispose, pour l'attaque, d'une douzaine de divisions. Elles suffiront à refouler l'offensive germano-bulgare dans la plaine de Florina et à mordre sur la Moglena et dans l'extrême sud de la Serbie, mais ne parviendront pas à rompre le dispositif ennemi. La

campagne finira sur l'épuisement réciproque des adversaires ; chacun est encore en état de sauvegarder sa situation, mais ni l'un ni l'autre ne saurait prétendre davantage et achever son ennemi.

Avec l'année 1917 intervient un quatrième échelon : une division britannique, quatre divisions françaises, et les premières unités vénizélistes. Renfort moins considérable que les chiffres ne le laisseraient croire. Les batailles et les maladies ont réduit les effectifs sans que les dépôts permettent de les rétablir. Les divisions françaises doivent supprimer leurs quatrièmes régiments au bénéfice des trois autres, et même ainsi les batallons tombent de 800 à 600 baïonnettes. L'Italie concentre son effort sur l'Albanie. La révolution influe désastreusement sur le contingent russe. La seule augmentation réelle est procurée par le corps d'armée hellénique de la Défense nationale, les trois divisions de Sérès, de Crète et de l'Archipel.

D'autre part, les entreprises royalistes retiennent l'attention du haut commandement et la distraient des devoirs du front. C'est le grand moment des intrigues de la cour d'Athènes, des échanges de dépêches avec Berlin, des préparatifs de mobilisation clandestine, des bandes de Falkenhausen et de Caravitis. Si bien que, de nouveau, la campagne ne donne pas de résultat. A fin 1917, le front ne diffère pour ainsi dire pas de ce qu'il était à la fin de 1916, et l'équilibre entre les belligérants se maintient.

Mais des événements importants se passent derrière le front. Le 5<sup>e</sup> échelon est en voie de préparation qui, finalement, assurera l'effort décisif. Ce 5<sup>e</sup> échelon sera l'armée grecque. Sa formation est entreprise méthodiquement, sans emballlements intempestifs. Le gouvernement s'occupe d'abord du rétablissement de l'ordre civil, car on n'élève pas de construction solide sur des murs en ruine ; il faut assainir le sol dans lequel les fondations devront être édifiées. Une administration civile bien ordonnée est indispensable à de saines institutions militaires.

Aussitôt le terrain déblayé, les mesures d'exécution sont prises. C'est d'abord la levée des jeunes classes d'âge de 1916 et 1917, demeurées sans appel sous l'ancien régime. Puis, les

réservistes reviennent sous les drapeaux pour une œuvre plus utile à la patrie que les intrigues de la politique germanophile et les désordres de la rue. Pendant ce temps, le matériel que la France et l'Angleterre se sont engagées à fournir est débarqué et réuni dans les parcs ; il trouvera des troupes prêtes à le recevoir. A son aide, l'enseignement des procédés de la guerre nouvelle pourra être entreprise sous la direction des officiers de la mission militaire française dont le dévouement trouve encouragements et récompense dans le zèle des troupes grecques et de leurs chefs, et dans l'excellent esprit de camaraderie qui règne partout. Les unes après les autres, les divisions grecques vont sortir du camp de Narech, équipées avec soin, intelligemment instruites, soucieuses du grand devoir qui les attend, et elles gagneront les secteurs du front qui leur sont assignés.

Le programme initial comportait une armée de seize divisions à l'échéance de l'été 1918. Il ne put être intégralement réalisé. Lorsque l'offensive décisive débutera au mois de septembre, dix divisions à peu près seront au point, et les autres en voie de formation. Mais derrière cette première ligne, les réserves assurent le remplacement des pertes, et les troupes territoriales ont prêté leur indispensable main-d'œuvre aux immenses préparatifs de l'opération. Ce 5<sup>e</sup> échelon des dix divisions grecques fut l'appoint décisif qui permit au commandement supérieur de réaliser ce que les quatre précédents n'avaient pu, dans leur action dispersée sur trois années de guerre.

Je laisse en suspens la question de savoir si cette dispersion pouvait être évitée, et si, dès le printemps 1915, une concentration suffisante était réalisable, avec ou sans le concours grec, grossissant de 150 000 ou 200 000 combattants l'échelon serbe du début. On touche ici à l'un des problèmes les plus délicats et l'un des plus intéressants de la guerre européenne. On ne pourra songer à le trancher avec quelque assurance que lorsque les archives politiques et militaires auront dévoilé leur contenu plus complètement que cela n'est le cas actuellement.

Il paraît certain que si cette forte concentration avait été réalisable, la face des choses aurait changé. Son moindre effet



eût été de tenir la Bulgarie en respect et de rendre plus rapidement précaire l'appui que les Empires centraux ont tiré des Turcs. Qu'on suppose l'armée serbe libre de ses mouvements sur le Danube et sur la Save, et non seulement dispensée de s'affaiblir des divisions qu'elle dut détacher sur la route de Sofia ainsi que des troupes dont elle grossit son armée du Timok, mais renforcée assez pour que, sans risques sur ses derrières, elle pût menacer de ses coups le territoire hongrois : le tableau stratégique eût revêtu un tout autre aspect.

Peu importe, d'ailleurs. Qu'il y ait eu erreur ou non dans la conception initiale, et si erreur il y eut, qu'elle ait des excuses comme on doit l'admettre, les faits n'en témoignent pas moins qu'à un siècle d'intervalle, et malgré les transformations de la guerre, la stratégie des petits paquets a succombé devant celle de la concentration des forces. Cela n'a pas lieu d'étonner. Néanmoins, d'une guerre à l'autre, les principes essentiels de la conduite des armées sont si facilement oubliés qu'il n'est jamais superflu de se pénétrer des conséquences de cet oubli.

Heureusement que la comparaison avec la période napoléonienne de 1805-1806 ne prête pas à un rapprochement plus complet. Le bloc germano-bulgare n'a pas été en mesure de profiter à fond de la dispersion des efforts alliés. Il l'aurait pu en 1915, lors de la retraite du général Sarrail sur Salonique. A ce moment sa supériorité était incontestable et lui laissait carte blanche pour diriger vers le sud, victorieusement selon toutes probabilités, l'ensemble de ses forces des Balkans. Retenu par des motifs politiques, il préféra n'en rien faire. Ainsi, la stratégie fautive des petits paquets a pu corriger son erreur à la longue. Très à la longue, car trois années lui furent nécessaires à cet effet, et toute la guerre européenne en fut profondément influencée.

Cette remarque donne lieu à une dernière constatation, d'une portée plus spécialement hellénique. A la lumière des malencontreux événements du front macédonien, on aperçoit mieux combien M. Venizelos a vu juste, dès la première heure, en 1914. L'exécution du traité avec la Serbie garantissait la concentration des forces dont le moindre effet eût été de tenir

la Bulgarie en respect. La mobilisation de l'armée grecque aurait suffi peut-être, et c'est bien dans ce sentiment qu'il la décréta. Sans sortir de sa neutralité attentive, la Grèce montrait son appoint militaire à portée de secours de l'échelon serbe auquel il assurait la liberté d'action. S'il avait fallu agir et qu'un supplément de troupes ententistes eût paru utile, la moindre fraction faisait l'affaire, à peine sans doute les quatre divisions du général Sarrail.

Est-ce à dire que dans l'application, nul ne devra jamais dévier du principe, et que toute opération sera subordonnée à la réunion intégrale de tous les moyens ? Ce serait méconnaître de bons enseignements de l'histoire, qui montrent que la science n'est pas tout, que l'art joue aussi un rôle dans les résolutions d'un chef, que d'heureuses intuitions le conduisent parfois au succès, et que même où le raisonnement exclut les intuitions heureuses, on perd, à ne pas oser, d'excellentes occasions.

Au début de la guerre européenne, les deux adversaires ont « joué la règle » au front d'Occident. Avant de marcher, les Allemands ont rassemblé sur les frontières française et belge la presque totalité de leurs forces. Ils n'ont laissé devant les Russes que les éléments strictement indispensables et s'ils ont commis une faute, ce fut de ne pas se tenir à la règle assez longtemps. Le général Joffre l'a respectée, lui aussi. Quoique très désireux de venir en aide aux Belges, il a ajourné son ordre de mouvement à sa gauche jusqu'au moment où il pouvait compter sur la participation effective des Anglais. On peut même se demander si, poussant plus loin ce respect, il n'aurait pas eu bénéfice à renoncer à la randonnée du général Sordet en Belgique, randonnée dont le principal effet, semble-t-il, a été de fatiguer prématurément cette cavalerie.

Les Russes, eux, sont entrés en action avant la réunion intégrale de leurs armées. Dira-t-on que ce fut une erreur ? Peut-être si on limite l'observation au front d'Orient. Mais si l'on considère l'ensemble des théâtres d'opérations, on sera porté à admettre que la victoire alliée d'Occident sur le gros des armées ennemies primait toute autre considération à tel point que rien de ce qui pouvait la favoriser ne devait



être omis. Le mouvement russe, prématuré peut-être au regard de l'armée russe, ne l'a pas été au regard des intérêts alliés communs.

On doit constater, au surplus, que les défaites des généraux Samsonoff et Rennenkampf, à Tannenberg et en Mazurie, n'ont pas été dues à une insuffisance numérique. Il aurait dépendu du commandement qu'une grande victoire fût remportée. Un pas en avant du général Rennenkampf, dont les divisions n'avaient qu'un corps d'armée devant elles, et Samsonoff était dégagé. Il ne restait à Hindenbourg d'autre alternative que la défaite ou le refus de combat.

De cet exemple, on conclura que la victoire n'exige pas le maximum de concentration possible, mais le minimum de concentration nécessaire. L'art consiste précisément à apprécier le moment où ce minimum est obtenu et si l'avantage est de s'en contenter pour agir plus vite, ou d'ajourner l'action pour disposer de plus de forces.

Le général Cadorna s'est trouvé dans cette situation au début de la guerre. On se rappelle avec quelle méthode il a procédé à sa mise en ligne. Les communiqués italiens laissaient l'impression d'un travail d'état-major modèle, un véritable enseignement d'école de guerre. Cependant, devant la concentration principale, les Autrichiens étaient peu nombreux au début ; une violente attaque mettant en jeu les premières forces prêtes, moins nombreuses mais suffisantes, aurait produit peut-être un plus rapide effet.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine, la stratégie des petits paquets successifs est toujours une faute. Elle expose celui qui la pratique à la défaite non seulement devant l'adversaire qui réunit tous ses moyens, mais devant celui qui reconnaît qu'un minimum de ses moyens lui suffira pour avoir la supériorité.

Colonel FEYLER.

